

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 81 (1993)

Heft: 11

Artikel: Les dérives du fruit défendu

Autor: Michelloc, Michèle

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-280450>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les dérives du fruit défendu

Noyées dans l'alcool, enlisées dans les médicaments, liées à la nourriture comme à une drogue, des femmes cachent leur mal-être derrière une dépendance.

Qu'elle soit liée à l'alcool, aux médicaments ou à d'autres drogues, la scène des dépendances et des toxicomanies féminines s'éclaire peu à peu. Inquiétantes, douloureuses, complexes, de vraies questions émergent de l'ombre, appelant une parole et un regard nouveaux. De fait, il semble que l'on respire plus au large dans ce domaine, que les idées évoluent et que l'information circule. A y voir de plus près, cependant, on s'aperçoit que l'on avance encore sur un terrain miné par les préjugés.

Des raccourcis légers

Les femmes peuvent-elles se reconnaître dans certains discours masquant à peine la réprobation, le moralisme ou le paternalisme qui les fondent? Se sentent-elles comprises et aidées lorsque, pour expliquer leur conduite de dépendance, on les déclare naturellement plus sujettes aux dépressions que les hommes, moins résistantes au stress et désorientées par des conflits de rôle? Un peu courtes, sans doute, ces considérations, qui méritent d'être affinées dans une perspective plus dynamique et féministe, puisqu'à leur tour elles déterminent la qualité de la prévention et du traitement.

Un certain nombre de recherches et d'initiatives novatrices existent en Suisse, dont le centre thérapeutique du Wysshölzli présenté dans ce dossier. Citons aussi le remarquable travail d'enquête, de prévention et de formation accompli par l'ISPA (Institut suisse de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies), véritable sismographe de l'évolution des comportements dans notre pays.

Des comportements particulièrement intéressants à observer chez les jeunes, car ils préfigurent ceux des adultes. Une différence s'établit clairement à l'adolescence, selon le sexe. Le manque d'estime de soi-même, par exemple, le sentiment d'échec, les ruptures dans une carrière scolaire ou la vie familiale s'expriment plutôt, pour les garçons, à travers l'agressivité, les prises de risques, d'alcool, de drogues et, pour les filles, à travers des symptômes psychosomatiques, des désordres alimentaires ou des prises de médicaments.

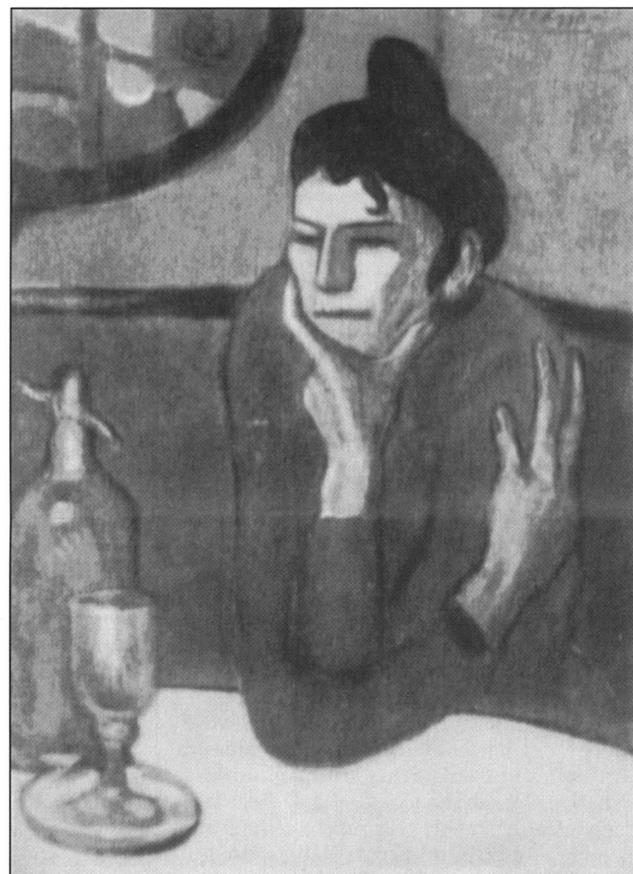
Fait réjouissant, les dernières statistiques de l'ISPA font état d'une nette diminution de consommation de médicaments et de

tabac chez les filles. Il est difficile de savoir s'il faut, entre autres, attribuer ce changement au matraquage publicitaire du culte du corps, célébrant la beauté, la forme et la minceur (entre 15 et 20 ans, 60% des filles se trouvent trop grosses...) ou aux multiples campagnes de prévention. Car on sait les femmes plus réceptives en général aux messages concernant la préservation de la santé.

Toute la question de l'éducation des filles se profile toutefois derrière leur tendance à davantage recourir aux médicaments et à gérer leurs conflits sur un mode plutôt passif. «*C'est vrai qu'il y a beaucoup de flou dans les choix d'identité des adolescentes de 13-14 ans*, remarque Anne-Catherine Menétry, psychologue à l'ISPA. *Je pense cependant que ces préoccupations ressortent plus chez elles tout simplement parce qu'elles sont quasi impensables pour les garçons, dont les valeurs de référence ne sont pourtant pas plus claires. Soumis également à de fortes pressions sociales et à la tyrannie du look, il leur est tout autant difficile de savoir à quel modèle ressembler. Alors, permettre aux garçons de se poser des questions, d'exprimer des sentiments, des émotions, de l'affection, c'est aussi une tâche préventive extrêmement importante.*»

Le silencieux malaise

La fragilité de la personnalité est donc à l'origine des comportements de dépendance et, de ce point de vue, il y a plus de différences entre une femme qui boit, par exemple, et une femme qui ne boit pas qu'entre un homme et une femme qui boivent. En réalité, on sait combien l'alcoolis-



La fragilité de la personnalité est à l'origine des dépendances.
(Picasso: *L'Absinthe*)

me féminin est plus réprouvé, parce qu'il touche aux rôles d'épouse et de mère et qu'il menacerait davantage l'équilibre du groupe familial. Est-ce pour faire moins désordre que les femmes se réfugient plus volontiers dans les «toxicomanies silencieuses», c'est-à-dire les médicaments psychotropes plus accessibles et socialement mieux tolérés, ou faut-il envisager une hypothèse plus audacieuse selon laquelle la médecine, en donnant trop facilement une réponse chimique à l'anxiété des patientes, préserve ainsi les normes traditionnelles de la société en renforçant le rôle passif des femmes? La souffrance, pourtant, couve toujours et le malaise existentiel persiste.

«L'émancipation des femmes» est toute désignée pour servir couramment d'explication à leurs dépressions, consommations abusives de diverses substances et dérives vers les toxicomanies. Il est vrai que les



responsabilités engendrées par le cumul des vies professionnelle, familiale et domestique surexposent ces femmes-orchestres au stress. Il est vrai également qu'elles connaissent des désillusions dans le monde du travail, certains choix leur étant toujours refusés ou encore inaccessibles. Aucune étude sérieuse ne permet cependant d'affirmer qu'elles se portent moins bien que les ménagères.

Par ailleurs, comme le remarque Anne-Catherine Menétry en introduction aux Actes du colloque «Femmes, Hommes, Dépendances»*, «si l'on définit l'émancipation comme la construction de l'autonomie, la liberté des choix et la capacité non seulement de gérer son corps et sa santé, mais aussi d'avoir prise sur les conditions de vie, l'abus de médicaments, d'alcool ou d'autres drogues ne peut être que son contraire: ces dépendances impliquent en effet trop d'enjeux, trop d'hypothèques pour le développement de la personne, trop de gaspillage d'énergie et de capacités pour que l'on puisse les imputer à l'émancipation. Cette remarque vaut bien entendu pour les hommes comme pour les femmes.»

Il n'en est pas moins vrai que les embûches freinant la conquête des libertés intérieures se présentent bien différemment selon les sexes. La priorité souvent accordée par les hommes à leur réussite sociale et professionnelle, au détriment de leur vie affective, peut les conduire à de dramatiques constats d'échec. On évoque trop peu leurs douleurs secrètes, enfouies sous une armure de battant, et qui ont partie liée avec leurs divers comportements de dépendance.

Les femmes, par contre, se définissent dans un contexte de relations humaines où la vie privée occupe une place centrale; elles se sentent responsables de son développement harmonieux. Aussi les aléas, difficultés et événements critiques survenant dans leur existence et celle de l'entourage les affectent-ils plus profondément et peuvent-ils les rendre vulnérables sur le plan des toxicomanies. «Les femmes sont souvent malades de leur dépendance à être aimées, de leur dépendance à l'affiliation, de leur dépendance excessive à des relations interpersonnelles, constatait, au colloque mentionné ci-dessus, Louise Nadeau, professeure au département de psychologie de l'Université de Montréal, mais c'est aussi la grande force de la culture des femmes que la capacité de ne pas être trop technocratiques, d'être au contraire capables de faire une place aux enfants, à la famille, à l'émotion, quelquefois à des attitudes de déraison. C'est comme si on était en présence à la fois d'une force et d'une faiblesse, et c'est difficile de savoir la part des éléments biologiques ou de la culture, une question sur laquelle je vous laisse méditer...»

Tisser des liens de qualité avec l'entourage sans s'y laisser enfermer, trouver en soi-même suffisamment de sources de satisfaction pour surmonter d'inévitables conflits, voilà probablement les deux pôles de l'équilibre émotionnel.

Les vertus du plaisir

La quête de ce bien-être suppose une impérieuse chasse aux sentiments de culpabilité et, sans doute, la mise à l'honneur des vertus (pour ne pas dire des vertus thérapeutiques) du plaisir. Est-il encore un fruit si défendu pour les femmes qu'elles-mêmes se le refusent trop souvent? Ont-elles peur d'une possible dérive frôlant les interdits auxquels il est inconsciemment associé?

Le plaisir est subjectif, il se construit et s'expérimente en dehors des représentations stéréotypées suggérées par la publicité. «Par rapport aux consommations, relève Anne-Catherine Menétry, il appartient à chacune et à chacun de faire la part des bénéfices que celles-ci lui apportent et de ce qu'elles lui coûtent. C'est une équation

toute personnelle. Il y a peut-être de bons et de mauvais voyages... La prévention sociale, à travers la morale et les gens qui conçoivent des campagnes de santé, peut parfois laisser entendre qu'il y a un deuil à faire de ces plaisirs interdits et de tous ces comportements provoquant griserie et émotion intense. C'est, à mon avis, un défi de la prévention que de clarifier cette ambivalence.» Et c'en est un autre de nous donner le goût d'élargir nos espaces de liberté pour céder à l'ivresse de vivre!

Michèle Michelod

* «Femmes, Hommes, Dépendances», Actes du 8^e Colloque de l'Institut suisse de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies, 7-8 mai 1992, Genève. En collaboration avec le Bureau de l'égalité entre femmes et hommes (ISPA, av. Ruchonnet 14, 1003 Lausanne).

Goût de bouchon...

Coulant du fond des âges, breuvage sacré, puis boisson profane, le vin connaît bien son homme... Ses relations avec la femme sont plus sulfureuses, sporadiques et diluées dans un flou historique. Il peut cependant se targuer d'avoir, au XIX^e siècle, contribué à une mémorable rupture entre les sexes.

Sous la loupe, le Valais natal du sociologue Bernard Crettaz, conservateur au Musée d'ethnographie de Genève: «Au temps de la vie traditionnelle, l'alcool faisait partie des boissons ordinaires. Les femmes, comme les hommes, en buvaient tout au long de la journée: café matinal à l'eau-de-vie, chocolat au vin, sabayon au soir des grandes fêtes et, surtout, vin «pour tenir les forces». Il existait, par ailleurs, une vie communautaire extraordinairement forte, caractérisée par des journées de corvée tournant parfois à la fête, ainsi que par une manifestation centrale appelée «le boire». Etant de droit membres de cette communauté, les femmes y participaient comme les hommes. Bien sûr, il y avait quelques saoulloches, elles étaient désapprouvées autant que les saoulons, mais pas plus...»

En revanche, dès les années 1850, c'est-à-dire dès l'essor des mouvements de tempérance, soutenus par le corps médical et l'Eglise, les normes admises jusque-là changent. La bourgeoisie veut éduquer le peuple, lui inculquer des règles d'hygiène et l'arracher au fléau de l'alcoolisme.

C'est l'époque de la grande spécialisation des rôles masculins-féminins. Les écoles ménagères nouvellement créées font de la femme le pivot stratégique de cette révolution des mœurs. Médecin du foyer, gardienne de la morale centrée sur la conduite de son mari, elle ne peut évidemment plus boire. Toute la stigmatisation

tion de l'ivresse des femmes date de cette période de la modernité, dont nous gardons aujourd'hui encore une mémoire vive.



«Mais, depuis quelques années, observe Bernard Crettaz, on assiste, en pays valaisan, au grand retour des femmes sur le terrain de l'alcool, d'où elles avaient été évacuées. Elles arrivent aussi, et ce n'est qu'un début, dans le domaine traditionnellement réservé aux hommes, c'est-à-dire l'univers du bon vin, de la cuisine et des chefs avec ses nouvelles hiérarchies du goût. Elles sont d'excellentes connaisseuses et collectionneuses de vin, d'exceptionnelles dégustatrices, dont les capacités, aux dires des spécialistes, sont encore plus aiguissées lorsqu'elles sont enceintes... Elles forment enfin la nouvelle génération des femmes analogues.

Mais, ce qui m'inquiète aujourd'hui, c'est l'émergence d'un néomoralisme au plan de l'alcool, des cigarettes et notamment de la diététique! Je crois, et je le déplore, que l'ivresse va redevenir une pathologie et qu'elle risque d'être le grand interdit de cette fin de siècle, pour les hommes comme pour les femmes...»

Propos recueillis par
Michèle Michelod